



Le "Ber"



M. A. Rivard, de Québec, est un de nos meilleurs écrivains français. Il connaît et il écrit admirablement notre langue; il l'aime avec intelligence et avec passion. Pour en maintenir, au Canada, la correction et la pureté; pour en redresser les déviations possibles, il a multiplié les plus lucides et les plus généreux efforts. Il n'est pas moins versé dans la connaissance des mœurs et du langage canadien, — surtout des coutumes et du parler des campagnes. Nul, mieux que lui, ne sait distinguer, dans les pittoresques et savoureuses expressions de terroir, ce qui est nouveauté peut-être hasardeuse de ce qui est tradition pieusement conservée. Car, dans le vocabulaire des paysans, ou plutôt des "habitants" du Canada français, bien des mots qui nous étonnent, et que nous traitons de déformations ne sont que des survivances.

Parmi les ouvrages de M. Rivard, il y a surtout deux petits livres, *Chez nous* et *Chez nos gens*, que je considère comme deux petits chefs-d'œuvre. Ce sont des recueils d'images, très en couleur et très en relief, où l'on voit vivre, ou l'on entend causer les Canadiens de la campagne de Québec. Rien qui donne une idée plus exacte et plus prenante de leurs pensées, de leurs mœurs, de leur physionomie, de leur langue. Leurs traditions patriarcales, leur foi solide et simple, leur parler expressif, leur âme honnête y brillent dans une lumière douce et sereine. C'est de l'excellente littérature régionaliste; car le Canada français n'est-il pas comme une grande province de France?

De ces menus et charmants tableaux, l'un des plus vivants et des plus symboliques est consacré au "Ber". Le "Ber" chez l'habitant canadien, c'est le berceau. Meuble important dans la maison. Solide et confortable, plutôt qu'élégant, car il est appelé à de longs services et joue un rôle important. Dans la maison paysanne, il est presque toujours en fonctions. Quand le petit, auquel il a servi de première couchette, est en âge de s'en passer, le numéro suivant n'est pas loin de réclamer la place. Lorsque le dernier né d'une génération commence à marcher tout seul, l'ainé de la génération suivante est souvent en route. Combien de fois, penchée sur le "ber" où elle s'endormait voici deux ou trois ans, ne voit-on pas la toute petite tante endormir à son tour le premier de ses neveux?

Chez l'habitant de la province de Québec, le "ber" est toujours plein !

* * *

Pourquoi ce souvenir a-t-il jailli spontanément de ma mémoire et pourquoi cette évocation s'est-elle échappée de ma plume?

C'est que je viens de lire, à mon retour en France,

le livre énergique et poignant de Mgr Gibier : *Les berceaux vides* !

Entre ces "Berceaux vides", qui ne sont que la trop juste expression du pire fléau dont notre patrie soit frappée, — bien pire que le million de tombes ouvertes ! — et l'image souriante du "ber" canadien, le rapprochement s'est imposé, de lui-même, à mon esprit.

Quelle est donc la raison de cette différence entre la stérilité de la famille française et la fécondité de la famille canadienne? Car enfin, sur les bords du Saint-Laurent, comme aux rives de la Loire ou de la Seine, n'est-ce pas la même race? En remontant quelques générations, les gens de Paris et les gens de Québec ne se rejoignent-ils pas au foyer des mêmes aïeux? Pourquoi donc, encore un coup, pourquoi le même sang, demeuré riche au delà de l'Océan, s'est-il appauvri sur la terre d'Europe?

Oh ! je connais bien la réponse invoquée par certains économistes à œillères, dont le regard est obstinément fermé sur tout le surnaturel et je dirais volontiers sur toute la morale, — aveugles même aux "faits" qui les gênent. Ils s'accrochent aux raisons géographiques. Les immensités canadiennes offrent aux familles nombreuses des friches désertes et fécondes; la terre de France est surpeuplée. Motif insuffisant! Au seuil de ces plaines fertiles et neuves, il n'y a pas que des Canadiens français. D'autres populations, d'autres races entendent, aussi bien qu'eux, l'appel du sol. Et, cependant, elles n'y répondent pas. Le contingent anglo-protestant, au Canada, ne s'augmente que par l'immigration; les foyers y sont presque stériles. Pourquoi cette différence? Elle ne tient pas à la situation géographique. Donc, la situation géographique ne peut pas tout expliquer.

Or, il existe une autre divergence, entre les deux races qui cohabitent au Canada, placées toutes deux dans les mêmes conditions, jouissant toutes deux des mêmes facilités: l'une est catholique, attachée à sa religion; l'autre est protestante, et de religion souvent relâchée. La première est féconde; la seconde est stérile.

Les Canadiens-Français ont la conscience éclairée sur leurs devoirs : ils ont la volonté de les accomplir. Leurs foyers sont peuplés d'enfants. Autant Dieu leur en donne, autant ils en prennent.

* * *

Mgr Gibier a raison d'affirmer que le problème de la dépopulation est, avant tout, un problème moral — et donc un problème religieux.